

Albert et moi

Marie Parent

Volume 26, numéro 6 (156), décembre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31205ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Parent, M. (1984). Albert et moi. *Liberté*, 26(6), 67–76.

MARIE PARENT

ALBERT ET MOI

C'est dans la huitième année de ma vie que je me trouvai pour la première fois à l'intérieur du cercle que la mort inscrit autour de son domaine. Mais je n'en fus pas le centre.

Rien en moi n'avait dû reconnaître l'intime étranger, car rien en moi ne put, sans délai, lutter contre lui. En un jour, ma gorge fut blanche, mon ventre fit mal, mes articulations s'enflammèrent. Des rougeurs apparurent à la racine de mes membres, qui s'étendirent bientôt à toute la surface de mon corps. Une fièvre se déclara, violente, obstinée: on craignit pour mon cœur. Des dispositions furent prises afin que je sois transporté en un lieu où des soins plus constants puissent m'être prodigués. Il advint qu'à mon arrivée aucune chambre n'était disponible du côté des enfants. On m'en trouva une chez les adultes où l'on prit soin de m'isoler afin que mon mal soit ainsi circonscrit.

De cette chambre dont je ne pris d'abord connaissance que par la fraîcheur rugueuse des draps, je retiens encore aujourd'hui le numéro, marqué en gris sur le chambranle de la porte, le petit meuble en tôle peinte dont les tiroirs grinçaient, la fenêtre. Non, ce n'était pas tant son rideau de toile claire ni même ce qu'elle offrait à voir qui durent faire une impression si vive sur mes sens travaillés par la fièvre et l'immobilité. Une sorte de défaut dans le verre, plutôt, qui

dut permettre à la pluie d'y pénétrer, de s'y vaporiser au retour du soleil, de s'y recondenser la nuit venue, sans en pouvoir jamais sortir. La vitre s'en trouvait tachée, ici d'un groupe serré de gouttelettes, là d'une sorte de nuée blanchâtre qui, faisant obstacle à la lumière, la diffusait comme une brume légère. Ce n'était pas la première fois que j'éprouvais la puissance magique et silencieuse d'une telle lumière.

Il y avait chez ma grand-mère une pièce où il n'était pas permis d'entrer, et où, un jour, j'entrai pourtant. On y accédait par une double porte fenêtrée, munie de carreaux en verre dépoli dont la mate blancheur, en irradiant, allégeait merveilleusement l'espace. Là, je vis des meubles d'une grâce majestueuse et concentrée, des faiences aux couleurs inconnues, maints objets bizarres (une pendulette à cadran orfévré mais dépourvu d'aiguilles, deux manches d'épée en vieil or, un miroir de bronze qui, peut-être, appartient à cet ancêtre éloigné dont il ne fut jamais question devant moi que de manière allusive). Dans le renforcement nimbé d'une des cloisons, m'apparut encore un tableau, tout petit, figurant un chevalier au cœur d'une forêt dont les cimes obscures laissaient apercevoir au loin les tours et les remparts crénelés de quelque forteresse médiévale. — Alors je sentis autour de moi tout le poids d'une présence extraordinairement vivace et attentive: je n'étais pas seul. Tout cela *vivait*, tout cela m'observait, m'attirait et m'expulsait. Je fus pris d'une sorte de terreur silencieuse qui me laissa un moment figé, sans moyen ni volonté de fuir. Lorsque je quittai cette pièce-là, je me sentis riche et misérable comme un voleur qui voudrait rendre ce qu'il a pris, mais ne le peut plus.

Un pouls affolé aux tempes, un pouls affolé aux bras, un pouls affolé aux aines: la fièvre multiplie le cœur et laisse qui elle atteint décentré, sans point d'appui, éparpillé. Dans l'atmosphère lactescente et fermée de ma chambre, je vis avec une certitude que seule l'illusion parfaite peut donner, des rameaux naître des murs, des troncs d'arbres percer le sol et dresser en un instant leur plénitude altière, un profil

sombre de château se découper très haut derrière. Au creux des arbres, un cheval noir se tint longtemps immobile, sans cavalier, vacant, désaffecté.

Puis un matin je m'éveillai, l'esprit calme, restauré, devant un mur à nouveau lisse, ébranché, au travers duquel la voix d'un homme, sourdement, me parvenait. On commença à entrer dans ma chambre sans masque sur la bouche. On en laissa bientôt la porte ouverte. J'entendis mieux mon voisin chanter. Il poussait tout le jour les mêmes mots, le même air bancal, avec une voix mauvaise, sans jeunesse, mais où s'exprimait une sorte de conviction extrêmement prenante, d'une force et d'un accent quasi religieux. Dans le corridor, une femme entre deux âges, au regard clair, à la démarche paisible, se promenait souvent. Peut-être aimait-elle ce chant fervent et désaccordé.

On finit par me permettre de sortir de ma chambre. C'était une sortie toute relative, car il fallait, avant que mon départ ne puisse être définitif, s'assurer que l'infection vaincue n'allait pas, dans un délai prévu et avec les armes mêmes qui avaient servi à la vaincre, porter atteinte au cœur. On m'apprit qu'une salle, du côté des enfants, était aménagée pour le jeu; on me proposa d'aller m'y divertir. Je ne refusai pas; on m'y mena le jour même. Il n'y avait là que quelques enfants — dont l'un, à qui je ne parlai pas, me fit une impression confuse, curieusement voisine à la fois de l'attrait et de la répulsion. De son front à sa nuque filait une raie impeccable, qui séparait en parties égales et contrastées son crâne à demi rasé. — Albert avait mon âge. Il souriait.

A mon retour vers ma chambre, en fin d'après-midi, je croisai la promeneuse au regard clair et à la démarche paisible. Elle me salua d'une voix calme. Dans la chambre d'à côté, le monsieur chantait toujours.

Cette nuit-là ne fut pas bonne. Je fis un rêve étrange qui m'éveilla et me tint longtemps sans sommeil. Le cheval du tableau avait trouvé un nouveau cavalier: vers l'occupant secret de la forteresse, il em-

portait le garçon au crâne divisé. Plus encore que les images du rêve cependant, le sentiment que j'en gardai au réveil me troubla. Car alors, je n'eus pas l'impression d'un «nouveau cavalier». C'était comme si sous l'écorce d'Albert, ma sève avait couru, comme si sous la chair d'Albert, mon sang avait battu, comme si sous les os d'Albert, mon cœur avait vécu. J'avais rêvé de moi.

Lorsque le jour suivant je retournai à la salle des jeux, j'allai pour la première fois au-devant de lui. Notre accord fut comme s'il avait toujours été, immédiat, silencieux, certain.

Et tous les jours je revins le voir. Et tous les jours je rencontrais au retour, sans jamais avoir dépassé l'emplacement de ma chambre (la brumeuse chambre vingt-huit), la même femme au regard clair, à la démarche paisible, qui, chaque fois, me saluait de sa voix calme, aux sons fervents et désaccordés d'un triste chant humain.

Puis ce qu'on avait craint arriva: mon cœur fut touché. On le palpa, on le percuta, on l'ausculta. Sur un ruban de papier enroulé, on le fit dévider le rythme altéré de la vie malade. On finit par le soigner. Bientôt on le crut guéri. Alors il fallut partir, sortir du cercle.

On rangea mes effets. J'allai dire au revoir à Albert.

Sans doute oubliai-je quelque chose au dernier moment, car je me souviens d'être revenu à ma chambre. La promeneuse aux yeux clairs me salua. Elle n'était pas moins paisible, mais le monsieur d'à côté ne chantait plus.

Nous étions nés en juin. Nous avions fait connaissance, il y aurait bientôt vingt ans, en septembre. L'idée de célébrer ce double anniversaire fin juillet nous parut heureuse. Albert s'occupa de réunir les amis. Je me chargeai des préparatifs secondaires.

La fête eut lieu un dimanche, à la maison d'été. Je m'y rendis la veille en compagnie de Camille qui

m'aïda à mettre au point les derniers arrangements. Nous dormîmes là. Lorsqu'au matin je m'éveillai, le jour à peine levé filtrait à travers le store baissé et répandait dans toute la chambre une lumière mordorée, brunie de s'être unie au bambou des lattes. Je me levai, m'habillai et déjeunai sans bruit. Il faisait dehors un temps radieux. Un soleil bas luisait derrière le merisier en fruits et projetait sur l'herbe mouillée la matière mauve et indécise de son ombre. J'eus brusquement envie de partir, de marcher sur les mêmes chemins qu'écolier en vacances j'arpentais à longueur d'été. Les invités n'allaient arriver que dans des heures. J'écrivis un mot à Camille et le déposai sur la taie bleue de l'oreiller. J'hésitai. Je repris mon billet, en fis un bateau et le remis en place: je partais au large.

Je montai la grande route de terre, remué au dedans par la splendeur odorante du matin. Au tintement que font, ainsi secouées, les réminiscences encloses, on sait leur valeur et le soin qu'il faudra mettre à les desceller. J'avançais lentement, attentif à tout, les sens comme subitement ouverts à plein débit, libérés d'écluse. Je marchai longtemps de cette manière, mais sans que jamais la conscience du temps n'occupe mon esprit. J'arrivai à une sorte de champ très vaste, entièrement couvert de trèfle rose. Je m'arrêtai et m'assis au bord de la route, jambes balantes dans le fossé et torse offert au ciel, pour respirer le parfum de cette nappe onduleuse et vivante. Puis j'eus un geste inattendu, involontaire, un geste d'écolier en vacances curieux et désœuvré. Une fourmi au bord du chemin avait attiré mon regard; les yeux fixés sur elle, je rassemblai du tranchant de la main une poignée de terre séchée que je laissai rapidement couler sur son dos. Puis j'observai, fasciné, le frémissement du monticule, son grouillement intérieur, son démantèlement grain à grain par l'insecte qui bientôt surgit et continua sa route. Je me levai à la fois satisfait et surpris. J'avais coïncidé avec moi-même. Je me souvenais maintenant d'une source coulant à proximité. Je plongeai dans le champ de

trèfle, en fis un bouquet énorme et me mis en retour. Oui, nous irions tous à la source cet après-midi.

Quand j'arrivai près de la maison, Camille m'aperçut et vint à ma rencontre, riant aux éclats de voir ainsi un bouquet marcher. Dans la cour, elle avait installé la table à parasol et disposé les chaises pliantes dont les coutils verts faisaient valoir sur l'herbe le bois blond des armatures. Je posai mon bouquet et sortis du séjour le vieux canapé bleu qui, épanoui au soleil, trouva un air de jeunesse nouvelle. Les fleurs furent partagées en plusieurs gerbes et mises dans des vases placés en un cercle à distance autour des meubles: entre le suc floral et le suc humain, peut-être les moustiques qui inévitablement viendrait en fin d'après-midi préféreraient-ils le premier.

Albert ne tarda pas à arriver. Il semblait heureux, à sa manière, infiniment plus discrète que la mienne. Marcelle et Bertrand nous rejoignirent ensuite; puis Emile, Gaston, Céleste et Martine; Louis enfin. Nous attendîmes en vain Hubert: sans doute n'avait-il pu se libérer à temps. Nous bûmes à sa santé — et à la nôtre. Puis nous mangeâmes en discutant de nous et des autres. Et quand chacun eut fini de boire et de manger, je proposai que nous marchions jusqu'à la source. Le temps de rentrer les plats, de mettre la cour en ordre, de nous reposer un peu, et nous partîmes. Je n'avais pas envie de faire le guide: je restai à la queue du défilé bigarré que nous formions, conversant avec Albert et transmettant à la tête les indications requises à la croisée des routes. Notre conversation ne fut pas longue. Albert me parla d'une invitée, d'une femme qui, ce soir, allait venir. Nos conversations ne sont jamais longues. Nous communiquons mieux par le silence.

Nous atteignîmes enfin la source. Je fus un peu déçu. Le filet d'eau me sembla plus mince et moins puissant que je ne l'avais imaginé. Chacun se désaltéra puis s'assit, fatigué par la marche et la chaleur. Martine avait mal aux pieds: elle déchaussa Emile sans en avoir l'air et emprunta ses sandales, contre

lesquelles elle prit charitablement garde de lui laisser les siennes. Le retour fut animé assurément, mais quelque chose, me sembla-t-il, s'était perdu en chemin.

En arrivant nous trouvâmes Hubert assoupi dans le canapé bleu, son grand corps frileux recroquevillé entre un carton à pâtisseries et le coffret noir de sa flûte. Céleste lui tira l'oreille en le traitant de faînéant. C'était à son tour maintenant de se reposer. Et puisqu'après un tel sommeil il devait être forcément dispos, elle lui demanda de jouer un peu pour nous. Quand nous fûmes installés, Hubert sortit du coffret trois tubes d'argent qu'il assembla. Il souffla, le souffle pénétra la flûte et circula comme une continuité vivante entre le grand corps et le long instrument qui, soudain, parurent faits de la même matière précieuse et ductile. Je fermai les yeux et comme sur un ruban de papier enroulé, je vis le fil sonore de la mélodie se dévider en arabesques souples et pressées. Puis le fil se rompit. Hubert demanda quels étaient ces oiseaux qui, dans le merisier, semblaient vouloir prolonger sa musique de leur chant. — Ce sont des oiseaux de passage, Hubert. Ils sont le signe que les baies sont mûres.

Nous prîmes tard et sans grand appétit le repas du soir. Nous étions tous un peu affaissés. Sur le rebord interne des bras de chaises, des mains se posèrent dans une attitude — poignet fléchi, doigts tombants, index pointé — qui me rappela la main de l'Homme dans la fresque de Michel-Ange. Peut-être ces mains-là attendaient-elles que les traverse aussi un souffle divin.

Une femme allait venir, m'avait dit Albert. J'étais dans le chemin à préparer le feu du soir lorsqu'elle arriva. Elle me fit l'effet curieux que produit la vue du fils très ressemblant d'un ami d'enfance: une sorte de déménagement temporel très brusque et très fugace. Il restait du vin rouge; Albert en offrit à l'invitée. Avec un geste plein d'une assurance très calme, elle leva sa coupe à Albert et à moi, à la permanence de notre amitié. Mais à l'observer boire je découvrais

une affinité gênante entre la pureté de ce profil, le bourrelet tendre et entaillé des lèvres, et l'élégance de la coupe, son ventre fragile et translucide. J'en éprouvais, sans comprendre pourquoi, une sorte de trouble panique: c'était le même frémissement que ce matin, le même grouillement souterrain, le même démantèlement grain à grain, mais l'insecte, en moi, restait enfoui.

La journée tirait à sa fin. Des pierres furent disposées en cercle autour du bois et des matériaux à brûler. Louis y mit le feu. Nous nous assîmes autour. Les flammes ne tardèrent pas à monter. Elles crépitaient avec un bruit d'élytres piétinés.

Je gardai longtemps de cette fête une impression mêlée. Il m'en resta aussi le souvenir d'un air familier que je fredonnai le lendemain à mon réveil, et que j'égarai peu après sans être parvenu à l'identifier.

Albert commença par aimer le vin rouge, lui qui n'aimait que le blanc. Il finit par s'éprendre tout à fait de cette femme qu'un soir de juillet il m'avait fait connaître. Et sans doute l'aimait-elle aussi, car son visage me sembla plus épanoui, son regard plus éclatant les quelques fois où je la revis en sa compagnie. Vous rajeunissez, lui dis-je. Mais comme par un effet de contraste ironique, le regard et les traits d'Albert se creusaient. Je fus bientôt certain que quelque chose n'allait plus. Albert m'assurait du contraire. Je lui demandai — par précaution, lui dis-je, mais c'était par peur — de consulter un médecin.

Je n'avais pas eu tort. Son cœur était malade. Chaque jour, après mon travail, en fin d'après-midi, je lui rendis visite. Sa vue me peinait: il avait cette sorte d'indifférence à son état que l'on voit aux malades de longue date. Il partageait sa chambre avec un homme très âgé, au visage gris, à la respiration ronflante. Mes visites se ressemblaient toutes, attentives et muettes.

Le médecin vint un jour voir Albert alors que j'étais là. Sur une tringle métallique il fit glisser un

large rideau de toile blanche qui isola ce côté-ci de la chambre de l'autre. J'allais les laisser seuls. Albert me fit signe de rester. J'observai cette paroi molle qui versait sur nous un jour si blanc, si neigeux, si différent du jour gris que jetais par la fenêtre le crépuscule pluvieux. Je me retournai. On auscultait Albert et c'est moi qui frissonnais au contact froid de l'anneau sur sa poitrine. Le médecin remit le rideau en place. Je restai encore quelques minutes, puis j'embrassai Albert et je partis.

Je m'aperçus dehors que j'avais oublié mon parapluie. Il pleuvait toujours: je remontai. J'atteignis l'étage, puis le corridor où se trouvait la chambre d'Albert. — Au moment même où j'allais y pénétrer, je vis avec une certitude que seule l'illusion parfaite peut donner, une femme au regard clair, à la démarche paisible, venir vers moi et me saluer de sa voix calme. Et c'était le même visage, le même regard, la même assurance tranquille! Je fus pris d'une sorte de terreur silencieuse qui me laissa un moment figé, sans moyen ni volonté de fuir. Un chant, non plus seulement un air, mais un chant, fervent et désaccordé, me revint en mémoire. Il courait dans ma tête avec la vitesse folle d'un mécanisme emballé:

On aperçoit un jour sur un morceau de sol

Un morceau d'ombre.

Il s'é gare, il se glisse, s'agrandit, rapetisse.

L'œil est tout habité par le vivant indice

Menu et sombre.

Il ne voit pas l'objet, il ne prend pas son vol.

Il médite, il invente un insecte géant

Des ailes rares

Aux écailles de pourpre et aux ocelles d'or.

Il s'émeut. Vers l'insecte se tend tout le corps

Point le regard:

C'est une feuille morte à la merci du vent.

Et ça recommençait:

*On aperçoit un jour sur un morceau de sol
Un morceau d'ombre.*

...

Je n'entraî pas chercher mon parapluie. Je pris la fuite, en proie à un trouble panique: l'insecte avait émergé.

Il m'est arrivé depuis de haïr le jour où je connus Albert. Mais ce qui le plus souvent m'envahit lorsque je pense à lui, c'est le sentiment à la fois vague et précis d'avoir payé ma vie de la sienne, d'avoir volé quelque chose que je ne peux plus rendre.